



De l'ONU à la rencontre d'Assise : la question du mal

L'Organisation des Nations Unies vient de lancer sa 71e session sur le thème « les objectifs de développement durable : force universelle de transformation du monde ». Ce thème a une résonance quasiment religieuse : la « force universelle de transformation du monde » n'est rien d'autre que la manière de définir « Dieu ». Chacun des dirigeants a pu s'adresser à la tribune. Toutes leurs interventions confirment que la mondialisation se conjugue avec des fractures atrocement douloureuses entre les peuples. Les dirigeants du monde sont impuissants à réaliser le bien de l'unité des peuples d'où découle la paix. La « force universelle de transformation du monde » n'est donc pas à portée de main, ni au bout des sommets successifs. Cette impuissance devrait tous les interroger. D'où vient que la paix - pourtant si désirée - échappe au pouvoir des chefs des nations ? Pourquoi ne parviennent-ils pas à endiguer tant de violences et de destructions ?

Une première réponse paraît en considérant combien tous ces dirigeants restent muets sur la réalité pourtant obvie : le mal. Ils ne nomment pas ce qu'ils voudraient combattre. En dépit des drames quotidiens et de leurs expériences personnelles, ils ne soupçonnent pas que la vie humaine est blessée au point que tout homme est victime d'une inclination au mal dont il doit et peut guérir. Quelque chose les prive d'une parole vraie sur la plus criante des réalités du monde : le mal fait son œuvre, mais personne ne le dit. Hélas, la négation du mal nous condamne à en subir plus douloureusement les effets. Bien sûr, le mal n'est plus une catégorie de la pensée politique depuis longtemps. Refusant toute expression référant à une loi morale naturelle, renonçant à exprimer une quelconque finalité de l'existence, « l'homme de l'ONU » n'a plus à se pencher sur le combat spirituel, il n'a plus à lutter contre le mal dans l'homme mais seulement extérieur à l'homme. Il n'a plus à convenir que chacun est sujet à la tentation du mal, qui atteint de hauts responsables à travers le monde jusque dans les plus hautes instances publiques. Il s'en suit que les dirigeants du monde, incapables de nommer la réalité qui domine le monde, en deviennent les tristes marionnettes. Le mal répand ses effets dans le monde dès l'instant où l'homme a renoncé à répondre à sa vocation propre et à lui mener la guerre en lui-même. Aucun homme n'est définitivement corrompu, mais tous doivent mener une lutte qu'ils n'ont pas les moyens de remporter seuls... sans quoi, il y a longtemps que le monde connaîtrait paix, prospérité et bonheur. Un combat que chaque homme mène avec les armes que Dieu lui donne et non celles qu'ils se confectionnent à coût de milliards. Les responsables politiques du monde s'emploient à faire la guerre avec le projet de rendre justice et d'obtenir la paix, mais si peu font part de leur propre expérience de ce combat intérieur. Faire sortir le mal de l'angle mort dans lequel les bonnes consciences le laissent prospérer seraient une œuvre salutaire pour tous. Les chefs d'Etats pourraient solliciter ceux dont le regard est précisément fixé sur l'intériorité de l'homme : les responsables des grandes religions.

Ce sont précisément les représentants religieux du monde que dans le même temps, à Assise, François réunissait sur le thème « Soif de paix : religions et cultures en dialogue ». Le Pape s'emploie lui aussi à invoquer la paix en réunissant ceux qui cherchent à combattre le mal dans l'homme. Est-il nécessaire de rappeler que le phénomène religieux est avant tout lié à la volonté de résoudre l'énigme du mal et de la mort ? François rappelait que le mal se répand car les dirigeants du monde restent « *prisonniers des logiques de conflit* », adoptent « *les attitudes rebelles de celui qui sait seulement protester et se fâcher.* » Il nommait ce mal qu'est « *l'avidité du pouvoir et de l'argent, la cupidité de qui fait du commerce d'armes, les intérêts des parties, les vengeances à cause du passé* ». A son tour, François évoquait l'arme nécessaire à l'avènement de la paix. Arme moins coûteuse, jamais meurtrière et disponible à tous : le dialogue ou l'art d'être « *attentif aux besoins authentiques des personnes et des peuples* ». Il souhaite « *que l'on prévienne les conflits par la collaboration, que l'on vaine les haines et surmonte les barrières, par la rencontre et le dialogue. Rien n'est perdu en pratiquant effectivement le dialogue.* » Il témoignait ainsi de l'unité des hommes de religions différentes désireux de « *parcourir avec cohérence les voies du bien, en repoussant les faux-fuyants du mal ; d'entreprendre patiemment, avec l'aide de Dieu et de la bonne volonté, des processus de paix* ».

Comment ces paroles ne seraient-elles pas la base de toute programme politique, pour tous les dirigeants de tous les pays du monde ? François citait encore saint Jean-Paul II dans son allocution du 27 octobre 1986, afin de faire entendre la plus urgente des exigences : « *Peut-être que jamais comme maintenant dans l'histoire de l'humanité, le lien intrinsèque qui unit une attitude religieuse authentique et le grand bien de la paix est devenu évident pour tous* ».

Ce 20 septembre 2016, entre la basilique Saint François d'Assise et le siège de l'ONU à New-York s'est tendu un arc unissant l'unique question essentielle des chefs religieux et des dirigeants du monde : d'où viendra la paix, si le mal, dont souffre l'humanité et que les dirigeants du monde sont impuissants à résorber, ne peut être vaincu par l'homme ? Est-ce seulement avec l'aide de Dieu ? Encore faut-il que l'homme veuille être délivré du mal et répondre à sa vocation universelle d'humanisation. A Assise, François témoigne qu'une source de paix est offerte à tous. Elle paraît en saint François d'Assise saisi par Jésus. L'amour de Dieu pour les pauvres est « la force universelle de transformation du monde ».

Laurent Stalla-Bourdillon
Directeur du Service Pastoral d'Etudes Politiques
Septembre 2016